

suite de COMMENT IL FUT FAIT PRISONNIER

rien de drôle. Enfin une demie-heure après, nous étions tous alignés devant les fusils et les sacs qu'on avait formés en faisceaux dehors, puis départ par la nuit la plus noire que j'ai vue. Au loin sur la droite, le tonnerre grondait, sur la gauche le canon tonnait, c'était le tir de barrage des allemands, car nous côtoyons le front.

Nous traversâmes un grand bois, croisions plusieurs canons d'artillerie qui eux aussi ne voyaient pas leur chemin. Souvent nous embrassions le nez des chevaux, quelquefois le derrière. Puis l'orage éclata, terrible, des tonnerres formidables, des éclairs qui nous aveuglaient et de la pluie et grêle plus qu'on en demandait. Tandis qu'à notre gauche le 2 co (?) venaient de tomber à 100 mètres de nous faisant encore plus de bruit que le tonnerre. Comme à ce moment, je pensais à vous tous qui vous reposez bien tranquilles dans votre lit. Comme je vous revoyais et vous aimais, vous qui aviez été toute ma vie et le but de mon espoir de vous revoir.

Samedi 24 juin 1916,

Il était environ minuit (donc vendredi 24h samedi, 0h). Nous traversâmes un village et une gare, nous crûmes qu'on allait embarquer, mais non, nous fîmes seulement la pause 10 minutes et en route. La pluie avait cessé, mais la boue avait augmenté, rendant la marche plus pénible avec tout le mobilier qu'on avait sur le dos. Nous marchons toujours et arrivons vers un grand village, nous croyons que c'était Verdun. Tout est démoli, mais c'est habitué quand même par des soldats.

Un peu plus loin, nous traversons la Meuse très large, après avoir fait une pause vers la citadelle (= de Verdun ?), nous passons sur une grande passerelle en bois, nous faisons la pause dans un pré et ensuite nous traversons le canal (=le canal de l'Est), nous longeons le canal en tournant à gauche et arrivons vers une petite gare où circule sans bruit un decarville (?), nous sommes en plein tir de barrage.

D'abord cette gare et ligne sont le repère de l'artillerie ennemie, et il ne se passe de jour que la ligne, le train et les mécaniciens ne soient démolis, nous passons au pas de gym, et rejoignons la grande ligne à voie unique (= à Charny-sur-Meuse ?).

Le jour se fait, il est pour moi 2 ou 3 heures (=du matin). Cette ligne est encadrée entre deux talus et la voie est

toute brisée, puis nous marchons courbés en 2, mais pas assez car les allemands nous ont vus sur la crête et nous décochent des rafales de 77, toutes un peu trop longues, on se couche, on se relève, on court, puis on dévale une pente, nous traversons un ravin où ça tombe dur, puis nous remontons à mi-côte et nous nous mettons dans une tranchée, on dit que c'est la côte du Poivre.

Nous y passons la journée, toujours sans manger, nous n'avons que nos vivres de réserve, défense d'y toucher. Nous sommes à côté d'une batterie de 75 qui ne cesse de tirer tandis que les 120, 155 envoient derrière nous leurs obus qui nous passent par-dessus la tête. Nos artilleurs ravitaillent en plein jour et passent au galop de leurs 6 chevaux avec des caissons pleins d'obus, mais combien en cette journée en voyons-nous démolir ainsi que des chevaux. J'ai vu un convoi de 6 chevaux, un obus arrive, 2 chevaux tombent, les hommes se dégagent et le convoi part à 4. Un homme doit être tué ainsi que les 2 chevaux, l'autre saute sur le caisson qui repart au galop, 10 minutes après un cheval se relève et va seul au galop rejoindre le convoi. 2 heures après, le convoi revient au même endroit, tout est écrabouillé par une rafale d'obus, rien ne se releva, et tout le jour c'est pareil.

On se sentait fier de voir pareil courage, aussi que de chevaux aux membres cassés sont là-haut couchés qui broutent la maigre herbe laissée par les obus, en attendant le coup de grâce.

Quant aux hommes, ils sont nombreux sur cette crête qui dorment, oh ! guère en paix, peut-être y en a-t-il de blessés aussi. Ceux-là ne sont pas des embusqués comme les artilleurs de Lyon qui font des obus.

DEPART POUR L'ATTAQUE À 21H

Vers 6 heures du soir, on nous a fait remplir nos bidons à une petite source qui coulait tout près de la tranchée, j'y vide le restant de mon alcool de menthe, je finis ma croûte avec une tranche de chocolat.

Nous avons été chercher à environ 100 m. de la tranchée une dizaine de boules, probablement qu'un homme d'ordinaire portait et qu'on a vu être tué.

Nous mettons vivres et réserves roulés dans la toile de tente à laquelle nous attachons un pieu, puis musette et bidon, nous approvisionnons le magasin et à 9 heures, départ pour l'attaque.

La Côte du Poivre, -337 m d'altitude-se trouve à gauche de la route qui va de Bras-sur-Meuse (200m alt) à Louvemont.

Louvemont - C'est l'un des six villages détruits durant la Première Guerre mondiale qui n'a jamais été reconstruit. Déclaré « Village mort pour la France » à la fin des hostilités, il fut décidé de conserver cette commune en mémoire des événements qui s'y déroulèrent. La commune qui ne possède plus aucun habitant est aujourd'hui administrée par un conseil de trois personnes désignées par le préfet de la Meuse.

D'après l'Historique du 340 RI - Le 24 juin, le 340 RI débarque au bois La Ville. La période est critique : l'ennemi est aux abords de Froide-Terre, il tient solidement Fleury, l'ouvrage de Thiaumont et la cote 321. Un dernier effort risque de le porter dans la place. Le 25 juin au matin, les 4° et 5° Bataillons attaquent avec énergie l'ouvrage de Thiaumont : ils réalisent une avance importante et font de nombreux prisonniers. »

THIAUMONT

D'après Pierre MIQUEL in « Mourir à Verdun »

« Après avoir conquis le fort de Vaux, les allemands veulent conclure la bataille de Verdun par la prise des forts de Souville, de Froideterre, de Tavannes et de la citadelle de Verdun. C'est là, le 23 juin, qu'ils lancent leur plus grande offensive sur le front de Verdun. C'est là qu'ils recherchent la victoire. En obligeant aussi Joffre à se renforcer ici et ruiner les projets franco-britanniques sur la Somme.

Le 23, l'ouvrage de Thiaumont tombe aux mains de l'ennemi. Et les pertes françaises sont importantes. D'où la nécessité de faire monter au front de nouvelles troupes pour engager les contre-attaques les 24 et 25 juin...

La première dans le secteur Froideterre-Thiaumont avec deux bataillons du 63ème régiment et deux du 340 (celui de Pierre-Marie Grange). L'opération échoue.

Le 24, les 129 et 320ème Régiments sont engagés dans le secteur Thiaumont-Fleury. Malgré des pertes importantes, ils vont empêcher l'ennemi de percer et d'atteindre Verdun. Le soir du 24, le commandant en chef allemand commençait à réduire ses effectifs sur Verdun, pour en acheminer une partie sur la Somme où se préparait une grande offensive alliée. »